

ACTES SEMIOTIQUES

Nicolas Couégnas et Aurore Famy
(éds.), *Le sens du terrain.*
Ethnosémiotiques, Academia-
L'Harmattan, Louvain, 2021

Francesco Marsciani

Il existe de nombreuses façons de faire avancer la recherche, surtout lorsque le terrain à défricher est relativement nouveau et ouvert à de multiples possibilités d'exploration. L'une des approches possibles consiste à opter pour une contribution personnelle, sous la forme du traité individuel, de l'essai long et argumenté. Au contraire, on peut faire le choix d'une œuvre collective qui rassemble différents points de vue et différents styles de recherche en un seul projet articulé, et capable de présenter des résultats plus ou moins avancés et de nous mettre en contact direct avec la réalisation concrète de la recherche et du débat.

Cette deuxième possibilité est celle à laquelle nous sommes confrontés lorsque nous nous apprêtons à lire le livre *Le sens du terrain. Ethnosémiotiques*, publié il y a tout juste un an par l'éditeur L'Harmattan de Louvain, dans la série « Extensions sémiotiques » dirigée par Sèmîr Badîr, série qui a déjà à son actif six autres ouvrages sémiotiques et de véritables avancées scientifiques.

Dans ce livre, nous parlons d'ethnosémiotique, ou plutôt, et il est bon de le préciser, d'ethnosémiotiques, au pluriel, comme l'explique le titre principal, qui exprime la volonté de regarder la signification telle qu'elle peut être lue « sur le terrain », c'est-à-dire sur ce terrain qui constitue à la fois l'objet et le contexte, l'espace et le monde, avec un regard ethnographique auquel la sémiotique et, plus généralement, les sciences humaines, accordent aujourd'hui une attention renouvelée.

Nous espérons pouvoir éclairer plus loin dans ce texte ce que sont les ethnosémiotiques, et comment une telle désignation se rapporte au « sens du terrain ». Pour l'instant, une présentation du travail effectué et de son organisation s'impose.

Le volume est divisé en trois parties, qui semblent avoir été conçues pour fonctionner comme des pôles d'attraction pour les différentes contributions, qui à leur tour s'adaptent facilement à cette subdivision, même si on a immédiatement l'impression qu'il y a une référence plus forte à une problématique générale qui investit l'ensemble du projet et qui traverse plus ou moins profondément les articles recueillis. C'est comme si le sous-titre « ethnosémiotiques » représentait réellement l'enjeu sous-jacent de toutes les contributions et que la tripartition en sections avait plutôt pour effet secondaire de mettre en évidence les orientations tendanciennes qui se lisent sous la surface, tantôt plus, tantôt moins. En tout cas, il y a une première partie placée sous la bannière de l'efficacité symbolique (à l'intérieur d'une problématique générale de la santé et des soins), une deuxième partie placée sous celle de la description ethnosémiotique, et une troisième partie consacrée au thème de la croyance, avec toutefois (comme preuve qui vient confirmer la première impression) une clôture circulaire grâce à

laquelle le dernier essai vient investir pleinement le thème de la première partie, celui de l'efficacité symbolique.

Disons tout de suite qui sont les auteurs : dans la première partie, on trouve les contributions d'Antoine Collin et Chantal Wood sur le premier essai de thérapie par l'hypnose, celle de Jérôme Thomas sur les services d'urgence des hôpitaux, celle de Giacomo Festi sur les régimes d'efficacité des pratiques psychothérapeutiques, et celle d'Aurore Famy sur les conditions d'une approche sémiotique des discours autopathographiques. Une deuxième partie réunit les contributions de Juan Alonso Aldama sur les conditions de la description d'un espace urbain dense, celle d'Anne Beyeaert-Geslin sur les carnets de voyage, et celle de Jean-Louis Brun qui confronte la « *thick description* » de Geertz à des deux domaines distincts : le kata de karaté et l'initiation maçonnique. Dans la troisième partie, on trouve les contributions d'Angelo di Caterino sur les « conflits d'interprétations » entre cultures et anthropologies à partir de la lecture de Sahlins des derniers jours du Capitaine Cook, celle de Nicolas Couégnas et François Laurent sur la permanence des pratiques radiesthésiques (la sourcellerie) dans la culture contemporaine (« néo-premoderne », comme diraient les auteurs) et celle de François Bordron qui s'interroge, comme nous l'avons dit, sur les conditions pour penser l'efficacité symbolique.

Je ne m'étendrai pas (je voudrais dire : évidemment) sur les mérites des contributions individuelles, toutes d'un extrême intérêt et toutes à lire comme de véritables témoignages de la vivacité de la discipline et de sa capacité à traiter en même temps des objets et des méthodes, dans la meilleure tradition de la recherche sémiotique que nous connaissons tous. On trouvera des articles davantage consacrés à la description du ou des terrains ethnographiques de référence et d'autres plus engagés dans la discussion des fondements ou des références théoriques nécessaires à la mise au point des démarches ethnosémiotiques. Le lecteur appréciera chaque texte dans sa spécificité et y puisera des éléments de connaissance et de réflexion supplémentaires. Je dis cela non seulement parce qu'il me semble qu'il en est ainsi, et comme un conseil de lecture générique, mais aussi avec la joie d'un défenseur et promoteur de la perspective ethnosémiotique qui voit dans cet ouvrage un échantillonnage de développements et de propositions d'un immense intérêt pour l'avancement de la discipline qu'il s'efforce de nourrir et de faire fructifier. Merci, donc, à tous les auteurs, de la part d'un vieil ethnosémiologue de l'école italienne qui voit dans ce travail un signe prometteur pour conforter ses propres espoirs.

Je me contenterai plutôt de signaler quelques questions majeures qui se profilent à l'arrière-plan et que ce volume remet en scène. Des questions que, je crois, chacun d'entre nous peut avoir des raisons d'approfondir à sa manière. Je me permets de le faire non seulement parce qu'il me semble que c'est le devoir de tout critique, mais aussi parce que *le sens du terrain* me remet moi-même constamment en question et que je me sens donc obligé de m'exprimer sur certains grands thèmes, ou plutôt sur certaines grandes options et orientations.

Tout d'abord, un motif de satisfaction : le livre ne poursuit aucune actualité. Je me déclare heureux de n'avoir rien lu sur les nouvelles technologies, sur les médias sociaux, sur la réalité virtuelle, sur l'intelligence artificielle, sur les logiques d'accès et de gestion des plateformes de distribution, sur la sérialité, sur les technologies de modification de l'identité, sur les sites de rencontre, sur les nouvelles formes de concentration décentralisée ou inversement, etc. Tout cela n'est pas en défaut ; cela peut apparaître, bien sûr, parmi les conditions d'exercice de la circulation du sens qui entourent et conditionnent les pratiques sociales que le livre aborde de diverses manières et sous diverses

perspectives ; mais ce qui est important, c'est que les différentes contributions ne témoignent pas d'une quelconque poursuite de la soi-disant actualité, dans ses formes si éphémères par le simple fait de la rapidité avec laquelle elles apparaissent et disparaissent ou s'accumulent puis s'évanouissent. Cet ouvrage met en jeu des pratiques sociales immanentes qui produisent leur sens abondamment au-delà des modes infinis de manifestation de surface auxquels nous pensons parfois devoir les identifier. Soyons clairs : le niveau auquel Aurore Famy discute les conditions de sémiotisation des autopathographies est immanent aux formes de leur manifestation, même lorsqu'elles peuvent tirer parti de la forme du blog ou des communautés WhatsApp, entre autres, tout comme Anne Beyeaert-Geslin articule les formes immanentes de la production du carnet de voyage au-delà du fait qu'il peut désormais prendre des formes spécifiques en raison des possibilités offertes par les nouvelles technologies. Le livre, comme toutes ses contributions, fait tout autre chose, et il le fait parce qu'il sait qu'il doit s'en tenir à un principe qui fait de la sémiotique (et *a fortiori* de l'ethnosémiotique) ce qu'elle est. Car l'objet de la sémiotique n'est pas le fait mais sa signification, pas la pratique mais sa signification, pas l'œuvre ou la forme de vie en tant que telles mais les conditions de leur signification. Et qu'il en soit ainsi.

Cela dit, je voudrais plutôt relever un effet de perspective que j'ai pu saisir en tant que lecteur à la fois un peu interne et un peu externe à la cuisine familiale. Interne parce que je fais de l'ethnosémiotique depuis plus de vingt ans, et externe parce que je ne l'ai jamais fait en parcourant certains passages cités dans ce livre que je connais d'ailleurs bien en tant que membre de la famille des sémioticiens d'inspiration greimassienne. Il y a un certain nombre de termes qui ont marqué la sémiotique récente, qui sont repris ici explicitement (et justifiés lucidement notamment dans la belle introduction de Couégnas et Famy), et dont je me demande s'ils sont ou seront destinés à faire l'histoire ou, plus modestement, à faire tradition. Ce sont des termes qui appartiennent aux vagues du cycle tri-quadiennal du débat sémiotique : transmission, médiation/médiations, instauration, modes d'existence (ceux de Souriau, bien sûr), post/pré/modernité, hybrides, actants collectifs (tout ce qui est latourien, pourrait-on dire), sémiotique des pratiques (en tant que telle, je veux dire), ou encore une anthroposémiotique qui se situerait à côté de l'ethnosémiotique, comme d'autres voudraient le faire, et qui semble répondre à un besoin de combler l'absence de suffixe des « sciences sociales » (socio-, psycho-, sociobio-, ...). Un problème que l'ethnosémiotique (du moins celle qui est pratiquée en Italie) ne perçoit pas du tout, pour autant que l'on sache valoriser les conditions essentiellement théorico-méthodologiques de son exercice plutôt que celles liées à une ontologie régionale, voire à un champ d'objets qui lui serait propre. Il arrive ainsi, par exemple, que la remise en cause par Descola de la relation Nature/Culture apparaisse comme une proposition théorique majeure à reprendre à notre compte, au lieu de saluer avec joie et satisfaction le fait que l'anthropologie aussi, comme la sémiotique l'avait déclaré depuis longtemps, a finalement pris en compte la relationnalité formelle de ces catégories, leur relativité culturelle, pour ainsi dire. De même, il arrive que la proposition latourienne d'actantialisation des relations entre les acteurs sociaux soit considérée comme novatrice (ce qui est certainement vrai dans le domaine de la sociologie ou même de l'économie et de la politique) même dans la sphère de la description des phénomènes de signification, là où, au contraire, nous devrions faire très attention à maintenir des distinctions fermes entre les niveaux (nous n'avons jamais pensé que les sujets étaient des humains et les objets des non-humains), tout comme nous devrions nous méfier de l'idée

que nous pouvons penser l'actantialité comme étant déclinée selon des catégories quantitatives qui ne lui appartiennent pas du tout (que seraient les actants collectifs par opposition aux actants individuels ? Des sujets/objets/destinateurs/destinataires nombreux ? Et, étant nombreux, quel type spécifique de subjectivité/objectivité/destination exprimeraient-ils ?).

Il s'agit là d'un problème récurrent qui conduit de temps à autre la sémiotique à effectuer des tours et détours théoriques déterminés surtout par les modes intellectuelles et qui semblent donner un coup de pouce à notre capacité d'adhérer aux faits sociaux que nous soumettons à la description, mais qui, à mon avis, font exactement le contraire, c'est-à-dire qu'ils nous soumettent à une catégorisation générale des phénomènes qui ne nous appartient pas, parce qu'elle appartient à d'autres, et qui nous conduit à devenir très descriptifs, très narrateurs de faits, souvent aussi très pointus et intelligents, mais très peu analytiques, ou, pour tout dire, nettement moins sémiologiques.

Il s'agit de problèmes que, très intéressé par la discussion et la confrontation, j'expose ici de manière générique et avec une vocation préventive, pour ainsi dire, mais qui découlent en partie d'un sentiment que j'ai eu tout au long de la lecture de ce bel ouvrage : le sentiment, quelque peu vague et souterrain, que l'ensemble des contributions pratiquait beaucoup plus l'intelligence des phénomènes que leur analyse, que dans un certain sens il y avait une tendance générale à présenter la complexité et la profondeur des problèmes liés au type d'objet considéré, associée à une forte impulsion vers la formulation théorique (« théorisation ») des conditions de leur actualité, plutôt que vers la tension analytique proprement sémiotique (et pour cette raison « ethnosémiotique » au singulier) qui tenterait d'explicitier les modes de la production effective de sens. En d'autres termes, on a l'impression que le texte ne présente pas d'analyses, de vraies analyses, et qu'il se consacre plutôt à présenter, à travers un échantillon bien construit d'ethnosémiotiques (au pluriel), l'intérêt d'une approche élargie qui sait combiner une objectivité sémiotique refaite (signes, textes et œuvres, pratiques, formes de vie) avec un regard anthropologique renouvelé permettant de confirmer la capacité de se concentrer sur une dimension symbolique fondamentale, à comprendre sous l'égide de l'anthropologie philosophique.

Un exemple de cela pourrait être l'efficacité symbolique, qui constitue le thème de référence de la première partie du volume et sur lequel revient le dernier article. De nombreuses contributions abordent en effet d'une manière ou d'une autre cette question, qui semble d'ailleurs importée, dans la plupart des cas, d'une tradition anthropologique de référence bien connue (la parturiente Cuna à laquelle Lévi-Strauss s'est intéressé). Le livre expose plusieurs cas qui posent ce problème (rappelons-le en termes simples : comment les mots changent-ils les états du corps ? Comment le verbal change-t-il le physiologique ?). Eh bien, il est certain que cette question, dans les termes mêmes où nous l'avons traduite, se retrouve dans d'innombrables cas, bien plus nombreux que ceux que les contributions de ce volume évoquent opportunément, mais comment avancer de manière à montrer que l'ethnosémiotique peut effectivement contribuer à une réponse que Lévi-Strauss n'expose que partiellement et laisse donc ouverte à des solutions futures ? Nous pouvons continuer à décrire le phénomène (comme l'ont fait les autres anthropologues qui ont interrogé la même parturiente et le même chaman) ou nous pouvons recourir à d'autres formulations anthropo-philo-socio-psychiques qui ont, à plusieurs reprises, contesté le jeu et reformulé le problème dans leurs propres termes, mais nous n'aurons toujours pas fait un pas en avant, du moins dans nos termes à nous, tant que nous n'aurons pas tenté une analyse (une analyse déjà présente *in nuce*, d'ailleurs, dans le récit originel de Lévi-Strauss). Analyser n'est pas mettre en

ordre le phénomène, ce n'est pas le raconter à nouveau, ce n'est pas le placer dans un contexte qui le rende plus compréhensible à nos yeux, il ne suffit pas non plus de trouver des catégories générales pour le classer ou pour articuler ses manifestations. Autrement dit, il ne s'agit pas de construire des typologies ou des modèles ; analyser (sémiotiquement) signifie appréhender le phénomène comme phénomène de sens, projeter sur lui des catégories sémiotiques, chercher sa structure signifiante, saisir sa dynamique intrinsèque. Je crois qu'on se rendrait alors compte que, chaque fois qu'un phénomène d'efficacité symbolique se produit, parallèlement à une construction d'images du « côté symbolique » de la scène (le chaman, le mythe, le médecin, l'hypnotiseur, le psychothérapeute, mais aussi l'ami, la mère, l'adversaire qui provoque, l'autorité qui menace, l'objet de désir qui séduit..., quiconque impose une quelconque forme de manipulation), on trouve une construction d'images de la part du corps physiologique qui entre en dialogue avec le premier, qui au même niveau se rapporte au premier par des images possédant le même statut et dont seule l'analyse sémiotique (différentielle, narrative, modale, plastique, thématique, figurative, etc.) sera en mesure de rendre compte. Il s'agit toujours d'un conflit d'images, d'un choc et d'une recombinaison d'images, ce que l'on appelle parfois hâtivement des métaphores, mais qui sont en réalité les conditions « à la mesure du corps » de toute construction signifiante, puisque ce n'est jamais le corps qui est modifié par l'image proposée, mais bien l'image que le corps lui-même avait construite à sa manière, ce corps qui est un corps, un corps réel et effectif, précisément parce qu'il est le lieu où les images se produisent et se traduisent entre elles. Seule l'analyse sémiotique peut nous révéler les formes immanentes d'un tel scénario.

C'est certainement un grand mérite de ce volume, et en particulier de ses éditeurs, d'avoir reproposé des thèmes d'une telle importance et d'avoir suggéré, ce dont je suis personnellement très reconnaissant, une voie ethnosémiotique pour les réactualiser.

Pour citer cet article : Francesco Marsciani. « Nicolas Couégnas et Aurore Famy (éds.), *Le sens du terrain. Ethnosémiotiques*, Academia-L'Harmattan, Louvain, 2021 », *Actes Sémiotiques* [En ligne]. 2024, n° 130. Disponible sur : <<https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/8308>> Document créé le 23/01/2024

ISSN : 2270-4957

Licence : CC BY-NC-SA 4.0 International